Le roi des Belges journaliste

Londres, 19 janvier. - Le *Lloyds News* dit qu'on attribue au roi des Belges une lettre signée ; *Un Etranger*, qui a paru dans le *Times* d'hier. Cette lettre explique les raisons de l'impopularité de l'Angleterre à l'étranger.

L'arrestation d'un juge de paix

Caen, 19 janvier. — M. Eudes, juge de paix de Troarn, révoqué par décret du 18 janvier, a été arrêté aujourd'hui; il comparaîtra aux prochaines assises sous l'inculpation calomnieuse et concussion.

Un commis-greffier en faite

Paris, 19 janvier. — Depuis quelques temps le commis-greffier de Charelon, chargé de l'apposition des scellés au domicile des personnes décédées dans des circonstances particulières, a profité de l'exercice de ses fonctions pour s'approprier les objets et les valeurs qu'il trouvait à sa convenance.

Une enquête fut ouverte à la suite de la plainte déposée par les héritiers d'un cantonnier mort subitement il y a quinze jours. Le commis-greffier prit aussitôt la fuite; c'est un nommé Valence, marié et père de deux enfants. On estime à 10,000 fr. le chiffre des détournements.

La misère en Italie. — Troubles à Riesi

Rome, 19 janvier. — De Riesi, près Caltanisetta, on signale des troubles survenus à la suite du manque de travail. Trois mille ouvriers ont parcouru les rues en criant. « Vive le Roi ! Nous voulons du pain et du travail ! » — Les renseignements officiels disent que l'intervention des troupes, les mesures prises et les promesses faites par les autorités ont calmé les esprits et que l'ordre est pour le moment rétabli.

M. Paul Cambon chez le sultan

Constantinople. 19 janvier. — M. Paul Cambon, ambassadeur de France, remis de son indisposition, a été reçu en audience privée par le sultan.

Le choléra au Maroc

Liverpool, 19 janvier. — Le choléra règne au Maroc depuis Casabranca jusqu'au Sud. Soixante-dix décès se sont produits à Casabranca seulement.

La politique anglaise

Londres, 19 Janvier. — Le *Sundy-Times* dit que la convention siamoise entre la France et l'Angleterre, qu'elle soit ou non satisfaisante, indique un rapprochement amical des deux pays et permet d'augurer favorablement pour le règlement des autres questions qui appellent une solution comme celle du Niger ; mais la question d'Egypte reste réservée.

Le même journal se demande pourquoi l'Angleterre, après avoir résolu plus ou moins tous les différends avec la France, ne pourrait pas faire de même avec la Russie, maintenant que la frontière nord-ouest de l'Inde a été déterminée.

La campagne des Achantis

Londres, 19 janvier. — Le *News of the World*, parlant de la campagne des Achantis, espère que l'Angleterre se contentera de désarmer les soldats de Prempeh et de leur faire payer une indemnité de guerre.

Le procès du docteur Jameson

Londres, 19 janvier.— On lit dans l'*Irish Times* de ce matin que le docteur Jameson sera défendu par sir Edward Clarke, l'éloquent avocat bien connu..

L'insurrection cubaine

Madrid, 19 janvier. — Une dépêche de la Havane dit que le maréchal Martinez Campos, au moment de remettre le commandement aux mains du général Marin, a prononcé un discours dans lequel il a dit qu'il avait rempli un devoir de conscience en agissant avec magnanimité, en ne faisant fusiller aucun rebelle.

Le maréchal a reconnu que la campagne avait eu jusqu'à présent peu de succès; mais il croit que c'est parce que les rebelles sont cantonnés dans les provinces de Matanzas, de la Havane et de Pinar del Rio.

Cependant, a ajouté le maréchal, j'ai été l'objet d'une ovation à la Havane. « Mais en même temps, à mon insu, on adressait des dépêches à Madrid pour demander mon remplacement. J'ai alors, de mon côté, envoyé des dépêches pour solliciter du gouvernement qu'il prît une résolution. Le gouvernement a répondu en m'ordonnant de remettre le commandement au général Marin. »

Celui-ci a exprimé ses sentiments de respect au maréchal Martinez Campos auquel, a-t-il dit, l'opinion rendra justice.

Interviewé par un journaliste, le général Marin, nouveau gouverneur général de Cuba a déclaré que la situation n'est pas dangereuse, puisque jusqu'à présent les insurgés ont toujours été battus.

« Je lâcherai, a-t-il ajouté, d'obtenir que l'union et la concorde règnent parmi les Espagnols, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de recourir à la violence, mais j'empêcherai l'espionnage. Je serai clément envers les insurgés qui déposeront les armes. J'organiserai de nouvelles colonnes contre l'ennemi. J'ai déjà réuni 3,000 chevaux pour la cavalerie. Enfin j'aurai un véritable plan de campagne.

Ecole des Sciences sociales et politiques
DE LILLE

EXPLICATION DES ENCYCLIQUES DE LÉON XIII PAR LE R. P. PRISTOL. — SIXIÈME LEÇON

L'Encyclique sur la condition des ouvriers débute par un tableau des maux de la société actuelle et par l'exposé de leurs causes. Les progrès incessants de l'industrie, dit le saint Père, l'altération des rapports entre ouvriers et patrons, l'affluence de la richesse dans les mains du petit nombre à côté de l'indigence de la multitude, l'opinion enfin plus grande que les ouvriers ont conçue d'eux-mêmes, et leur union plus compacte, tout cela, sans parler de la corruption de mœurs, a eu pour résultat final un redoutable conflit. Une usure dévorante est encore venue ajouter au mal, ainsi que les accaparements opérés par un petit nombre de riches et d'opulents qui imposent de la sorte un joug presque servile à l'infinie multitude des prolétaires.

A cette situation déplorable des remèdes ont été présentés, les uns vrais, les autres faux.

Le socialisme croit avoir trouvé la solution en supprimant la propriété privée et en faisant des biens de tous les citoyens une masse commune qui serait administrée par la collectivité, État ou municipalités.

Le Saint Père établit contre les socialistes la légitimité de la propriété privée.

Il démontre tout d'abord que le socialisme enlève à l'ouvrier la libre disposition de son salaire et aggrave ainsi sa situation au lieu de l'améliorer. « Le but immédiat vise par le travailleur, dit Léon XIII, c'est de conquérir un bien qu'il possédera en propre; car, s'il met à la disposition d'autrui ses forces et son industrie, ce n'est pas évidemment pour un autre motif que celui de pourvoir à son entretien et aux besoins de sa vie; et il attend de son travail non seulement le droit au salaire, mais encore un droit strict et rigoureux d'en user comme bon lui semblera. Si donc, en réduisant ses dépenses, il est arrivé à faire quelques épargnes, et si, pour en assurer la conservation, il les a, par exemple, réalisées dans un champ, il est de toute évidence que ce champ n'est pas autre chose que le salaire transformé; le fond ainsi acquis sera la propriété de l'artisan au même titre que la rémunération même de son travail. Mais qui ne voit que c'est précisément en cela que consiste le droit de propriété. »

Le saint Père s'appuie ensuite sur la nature de l'homme pour réfuter l'erreur collectiviste en montrant qu'elle viole le droit naturel.

L'animal est un être purement sensitif: il satisfait ses besoins et s'arrête sitôt après. Il en est tout autrement de l'homme, en qui s'ajoute la raison: et c'est pourquoi il économise en vue de ses besoins futurs. Or il ne peut atteindre ce but que s'il a sur les choses qu'il se réserve pour l'avenir un droit de propriété absolument indiscutable.

Le socialisme répond que l'État veillera à la subsistance des individus et que leurs besoins à venir seront assurés par la propriété collective aussi bien que par la propriété individuelle.

— Le Saint-Père réplique : « L'État est postérieur à l'homme: et, avant qu'il pût se former, l'homme avait déjà reçu de la nature le droit de vivre et de protéger son existence. »

Donc la propriété privée, étant antérieure à la propriété collective, a été jugée par Dieu plus apte à satisfaire et à assurer les besoins de l'homme.

La légitimité de la propriété privée se base donc sur la nature humaine. Elle s'appuie, en second lieu, sur le rôle social de la famille, dont l'étude est renvoyée à la leçon suivante.

Bulletin Météorologique

Roubaix, Lundi 20 janvier 1896.

HEURES	THERMOMÈTRE	BAROMÈTRE	
Minuit	8° au-dessus	780 m/m	Beau fixe
1 heure matin	8° »	782 m/m	»
2 h. »	7° »	782 m/m	»

Paris. — Dimanche 19 janvier 1896. — *(Bulletin du Bureau Central météorologique).* — Un aire de fortes pressions se maintient sur l'Europe centrale et une autre dont le centre est sur l'Atlantique, s'avance jusqu'à l'Irlande. Les bourrasques se succèdent au nord de l'Ecosse. Une zone relativement faible s'est formée au sud-ouest de l'Europe et le baromètre descend en Espagne ainsi que sur la France. Le vent domine de l'ouest sur le nord du continent et de l'est sur le sud; il est généralement faible. Des pluies sont probables dans le bassin de la Baltique, en Suède et dans l'ouest des Iles-Britanniques; en France, on a recueilli 1 mm. de pluie en Bretagne et sur le littoral de la Manche.

La température est peu abaissée sur l'ouest de l'Europe. Ce matin le thermomètre marquait — 11° à Moscou, -1° à Paris, 6° à Rome et 11° à Alger. On notait -1° 1° au mont Ventoux, — 0° au puy de Dôme, — 2° au pic du Midi. — En France, le temps va rester beau, mais moins doux. A Paris, hier ciel couvert. Moyenne d'hier, 18 janvier : 7°4, supérieure de 4°8 à la normale. — Depuis hier, midi, température maxim. : 8°7 ; minimum de ce matin : 4°7. Baromètre, à sept heures du matin : 769 mm. 8. — A la tour Eiffel, max., 6°4; minimum : 5°5. Le Caire, (Ghesireh palace) hier, 16°5. — Temps chaud.

LE ROLE DE LA JEUNESSE
DANS LA SOCIÉTÉ

Une conférence à la « Maison des Œuvres » par M. Eugène Duthoit, professeur à l'Université catholique de Lille.

La dix-neuvième des conférences organisées par l'*Union catholique de Roubaix*, a été donnée, dimanche après-midi, à la « Maison des Œuvres », 84, Grande-Rue, devant une nombreuse assistance composée en assez grande partie de dames et de jeunes gens.

L'entrée du conférencier, M. Eugène Duthoit, professeur à la Faculté catholique de Lille, accompagné de MM. Ruffelet, avocat, président de l'*Union catholique*, l'abbé Gheselier, vice-président, Clément Dazin, secrétaire et quelques membres du Comité directeur, est saluée d'applaudissements.

A quatre heures un quart, la séance est ouverte et M. Ruffelet prend la parole.

Allocution de M. Ruffelet

« Mesdames, Messieurs,

» Ainsi que nous l'avons annoncé, c'est « le rôle de la jeunesse dans la société, » qui fera l'objet de notre entretien de ce soir.

» Et puisque les jeunes gens nous ont fait le précieux honneur de venir nombreux à cette réunion, c'est aux jeunes gens surtout que nous allons parler, heureux d'être écoutés, certains d'être compris.

» La jeunesse ! Dieu me garde d'en médire ! Je paraîtrais trop jaloux de n'y pouvoir plus prétendre.

» Le moyen, d'ailleurs ? Comment ne pas sourire au réveil du printemps ? Comment ne pas admirer et aimer la fleur qui s'entrouve, l'oiseau qui chante?

» La jeunesse ! c'est l'âge heureux des saints enthousiasmes, des nobles aspirations, des chaudes espérances.

» Dieu ne l'a pas créée, cependant, que pour traverser la vie comme un doux vallon, et y chercher un perpétuel enchantement.

» On l'a bien dit, par ailleurs : « Si chaque brin d'herbe a sa perle de rosée, chaque bonheur a ses larmes » et Dieu sait si elles deviennent amères à quiconque épuise sa vie sans chercher à comprendre et à pratiquer cette grande chose qui a nom : « Le Devoir ».

» Vous, Messieurs, ou plutôt mes amis, qui avez le privilège d'être nés et de vivre dans une de ces villes de France où le sentiment de l'initiative est le plus développé : vous qui avez l'instruction, l'influence, la fortune — Vous n'ignorez pas que cette richesse engendre des devoirs, et qu'en face du mal social, dont nous souffrons, elle crée à votre charge une responsabilité.

» Laissez à vos parents le mérite et la gloire de ces œuvres admirables qui, nées d'une initiative aussi généreuse que féconde, et continuées avec autant de dévouement que de succès, témoignent de leur juste souci d'une responsabilité sociale.

» Mais vous, jeunes gens, qui que vous soyez, à quelque classe de la société que vous apparteniez, à l'ouvrier qui peine, au pauvre qui souffre, à plus forte raison, au moins que vous, vous devez plus que les larmes d'une âme compatissante, plus que les largesses de vos aumônes, vous devez, avec l'élan de votre cœur, le renoncement de votre activité tout entière.

» Vous devez, avec l'affirmation de votre foi, la preuve de ce qu'elle peut pour le bien matériel des sociétés; en sorte que partout on se débattent les intérêts du citoyen ou du pays vous apportiez cet effort vaillant qui, fait de dévouement et de foi, assure le succès des batailles.

» Voilà le devoir, mes amis; tous, vous en êtes convaincus, ce serait vous faire injure qu'en douter.

» Mais n'est-il pas vrai que, si bien que vous l'ayez compris, si désireux que vous soyez de le pratiquer, il vous arrive parfois d'hésiter devant des difficultés trop réelles, de fléchir devant l'obstacle et de céder à l'entraînement du plaisir plutôt qu'à l'appel du devoir.

» Eh bien ! si hier encore, vous pensiez avoir quelque bonne raison de vous excuser et de vous abstenir ; ce soir, j'en ai la confiance, toute hésitation sera levée.

» Car voici un maître, jeune encore, sans doute, mais qui plus que tout autre a le droit de parler à la jeunesse, de combattre ses préjugés, de vaincre ses résistances. Avant d'enseigner le précepte, n'a-t-il pas prêché d'exemple ?

» Travailler, se dévouer, réussir, ce ne fut pas seulement pour lui une espérance et un désir, ce fut un but poursuivi comme l'accomplissement d'un devoir. Ambitieux de savoir, sans doute : ambitieux aussi de bien dire mais surtout de bien faire, le voici qui met son bonheur à rendre au droit et à la justice les intelligences en risque de s'égarer.

» Et aujourd'hui, généreusement et justement soucieux d'éclairer vos esprits et de rechauffer vos cœurs, il vient à vous dans ce noble dessein de vous convier à ce grand œuvre qui s'appelle : « le devoir social ».

» Bénie soit cette heureuse fortune, qui nous prouve le bienfait d'une si précieuse collaboration — qui nous permet de saluer un enfant de Roubaix dans ce champion du Droit, dans cet apôtre de la vérité — qui nous donne aussi la joie d'applaudir la jeunesse de l'esprit si bien unie à la vaillance du cœur ! »

L'allocution, fine et pénétrante, du président de l'*Union Catholique*, a été très goûtée et fort applaudie.

DISCOURS DE M. EUGÈNE DUTHOIT

M. Eugène Duthoit se lève. Grand, l'air énergique, maître de sa parole, il commence, et, dès les premiers mots conquiert l'auditoire attentif, qui va le suivre avec plaisir, avec intérêt, dans les développements de son magnifique discours.

Le conférencier remercie d'abord M. Ruffelet de ses paroles qu'il considère — par modestie — comme le témoignage trop flatteur d'une amitié à laquelle il attache le plus grand prix.

« En m'invitant, dit-il, à prendre la parole devant cet imposant auditoire, le comité de l'*Union catholique* de Roubaix m'a fait un honneur que malgré mon âge et mon insuffisance j'avais le devoir de ne pas refuser.

» N'étais-je pas sûr d'ailleurs qu'enfant de Roubaix, fils de cette grande institution d'enseignement secondaire dont notre ville se montre justement fière, je bénéficierais à ce double titre de la bienveillance la plus large — je devrais dire de l'indulgence la plus généreuse.

» Parler de la jeunesse, de la tâche qui lui incombe aujourd'hui et demain, dans une ville où tout se rajeunit, sans cesse, sous l'impulsion d'une activité qui ne se lasse jamais, où le devoir présent est compris et pratiqué, où l'avenir et ses mystères préoccupent les intelligences et stimule les volontés, n'est-ce pas une œuvre inutile ? Il m'a semblé, au contraire, qu'il convenait d'autant mieux de retracer à Roubaix, le rôle social de la jeunesse que ce milieu se prêtait facilement à l'action d'une jeunesse enthousiaste et virile !

» L'heure présente, avec ses incertitudes et ses périls, ses grandeurs et ses misères, héroïque par plus d'un côté, scandaleuse aussi par d'autres, heure de transition pendant laquelle se prépare ou la ruine ou la régénération de notre société française, exige que chacun prenne son parti, affermisse ses convictions, et son choix une fois fait, entre les doctrines qui séparent les hommes, agisse sans tarder pour le triomphe de ses idées. L'heure n'est plus aux réserves, ni aux spéculations sans fin, elle est à l'action prompte, énergique et décisive.

» Quelle sera la suite et le lendemain de cette heure de transition ? Ici, à coup sûr, vaines seraient les prophéties et téméraire le champ des hypothèses, et comme dit le poète :

L'avenir ! L'avenir ! mystère
L'homme aujourd'hui sème la cause.
Demain Dieu fait mûrir l'effet.

» Mais quoi qu'il arrive, que la religion tenue en défiance, reprenne sa place dans notre pays ou qu'au contraire ses plus implacables adversaires, ceux qui voudront détruire avec elle la famille ou la propriété s'emparent de la puissance publique; que nous triomphions ou que nous succombions dans le combat de l'heure présente, le devoir d'agir subsistera encore et toujours. (Applaudissements.)

» Ce n'est pas en s'affaissant que les partis vainqueurs gardent le fruit de leurs conquêtes. Et ce n'est pas, davantage par une attitude passive et résignée devant les injustices du sort, que, les partis vaincus réparent leur défaite.

» L'essentiel est donc d'agir et, comme trois causes principales entravent ou contrecarrent cette noble tâche, à savoir : l'*inertie*, le *découragement* et l'*indiscipline*, la jeunesse française pour accomplir sa tâche, aujourd'hui et demain, ne saurait être une jeunesse inerte, découragée ou indisciplinée. »

Les déserteurs du devoir. — Les inactifs
Les remèdes

« Parmi les déserteurs du devoir présent, les plus nombreux, même parmi les jeunes gens, subissent l'effet d'une désolante inertie... Leur activité n'est stimulée que par des intérêts purement individuels, leur travail ne tend qu'à augmenter leur bien être privé. Des intérêts publics, du salut de la société, ils n'ont aucun souci ! Le devoir présent pour eux se réduit à l'exercice plus ou moins laborieux d'une profession ; leur horizon ne dépasse pas leur bureau, leur comptoir, ou leur usine ; ils ont perdu conscience des liens de fraternité et de solidarité qui unissent les hommes et ni le peuple qui souffre, ni l'Eglise persécutée, ni la patrie menacée ne provoquent chez eux la moindre dépense d'effort, ni le plus léger sacrifice. Ce sont bien des *inactifs*, au point de vue qui nous préoccupe ! »

Le conférencier montre ensuite que cette façon purement negative de comprendre et de pratiquer le devoir présent tient à une conception de la vie, aussi contraire à la raison naturelle qu'à la foi chrétienne.

L'homme est par essence, un être social, il ne peut garder pour lui toute sa part d'intelligence et de volonté, mais il doit en faire bénéficier ses compagnons de route qui sont ses frères, participant à la même foi chrétienne et voués à une commune destinée. La raison et la foi condamnent l'individualisme.

» Pour que le jeune homme parvenu à l'âge où il est capable d'activité extérieure, possède et mette en pratique cette notion raisonnable et chrétienne de la vie; pour que la noble préoccupation du salut de ses frères et le désir de faire œuvre utile, anime et inspire tous ses actes, il faut que l'éducation antérieure ait été tout entière dirigée dans ce sens; il faut que les germes d'égoïsme — germes de mort — dont il est malheureusement si aisé de découvrir la trace dans le cœur humain, soient combattus sans cesse et étouffés sous l'éclosion vivifiante du dévouement, de la générosité et du sacrifice volontaire pour les autres.

Les parents et les maîtres chrétiens jouent un grand rôle dans cette lutte contre l'amour et le culte exclusif du moi... Rien n'est plus facile, que d'éveiller les bons sentiments qui sommeillent au fond du cœur de l'enfant... que d'émouvoir cette instinctive pitié, sa naïve compassion pour les misères humaines... Mais là ne s'arrête pas l'effort de l'éducation : car c'est trop peu, d'émouvoir la sensibilité, pour vaincre l'égoïsme, encore faut-il convaincre la raison qui seule peut entraîner et conduire la volonté libre d'une façon méthodique et durable.

» Il faudra donc, par une sage et forte initiation au véritable esprit de la religion, faire comprendre à l'enfant que tout, dans le christianisme, converge à l'amour, à l'assistance mutuelle, à l'apostolat fraternel ; qu'il est impossible de conquérir le bonheur, même en ce monde, si l'on affecte de rester insensible aux maux d'autrui ; qu'on ne peut atteindre le ciel et ses destinées immortelles qu'avec la volonté ferme et ne pas y pénétrer seul et d'y entraîner les autres. (Vifs applaudissements.)

» Mais voici l'éducation terminée, le jeune homme va relever de lui-même et avec la responsabilité grandissante vont commencer pour lui l'initiative et l'orientation personnelle... Il est fier de cette liberté dont il vient de faire la conquête et il tient à en faire usage sans retard. »

M. Eugène Duthoit expose que si les devoirs d'état et le souci d'une carrière à préparer sont le prétexte ou l'excuse qu'invoquent beaucoup de jeunes gens pour rester étrangers aux œuvres d'intérêt social, c'est quelquefois aussi servir les intérêts de la société que de bien remplir ces devoirs.

Cependant il est salutaire que la préoccupation d'être utile à d'autres qu'à lui-même domine et inspire sa vie journalière et le conduise insensiblement à réserver une part de ses heures de loisir à des œuvres tendant au bien matériel et moral du prochain.

Les délassements, les sports, ne doivent pas absorber tout le temps laissé libre par les devoirs d'état... Dans la multiple et utile variété des œuvres d'utilité sociale ou d'apostolat chrétien, le jeune homme choisira celle qui concorde le mieux avec ses aptitudes, ses attraits naturels, ses affinités, les traditions de sa famille, et il y consacrera toute l'ardeur de son âge et toute la bonne volonté de son âme.

» M. Duthoit, maintenant, conclut le conférencier, par une éducation bien dirigée, suivie quand arrive l'âge où la personnalité s'affirme d'un emploi judicieux des heures de loisir, l'activité ne se confine pas dans la sphère des intérêts privés et prend ses échappées vers la région plus haute des intérêts sociaux. » (Applaudissements.)

Les découragés

» Mais... voici les découragés, ceux qui gémissent avec le poète

« d'être nés trop tard dans un siècle trop vieux »

ceux qui désertent le champ de bataille sous prétexte que l'armée dont ils font partie vient d'être vaincue et décimée... »

M. Duthoit montre leur fâcheux état d'esprit et leurs dispositions si peu en rapport avec leur âge : ils se plaignent et se lamentent sur les maux de notre fin de siècle et proclament l'inutilité de l'effort...

« Et ce ne sont pas les glorieux vétérans de l'armée du bien qu'on entend se plaindre ainsi et qui désertent la lutte, après des défaites pénibles mais glorieuses, ce sont des jeunes, à peine conscrits dans l'armée du bien et qui attendent encore le baptême du feu ! »

Il indique les causes de cet accablement de la jeunesse qui devrait être enthousiaste et confiante. M. Duthoit les a parfaitement exposées.

« La première, peut être la plus grave, réside dans ce fait que l'opinion publique accepte et propage, de nos jours et dans notre pays, certains axiomes, certaines vérités évidentes ou du moins prétendues telles et qui exercent sur l'esprit et l'activité des jeunes gens « d'ailleurs et bien disposés — l'action la plus déprimante. »

L'orateur en dégage deux principes — universellement admis — qu'on ose à peine contester, bien que faux et dissolvants : le premier, l'Eglise catholique, persécutée en France, atteinte dans sa liberté et dans son indépendance ne se relèvera pas ; son règne est fini ; le second, les assises fondamentales de l'édifice social : religion, famille, propriété, famille sont battues plus broche par des sectes anti-sociales qui vont substituer un ordre nouveau.

En d'autres termes : le règne de l'Eglise est fini, celui du socialisme anti-chrétien va commencer.

« Voilà des propositions, dont il faut toujours et partout, s'écrie l'orateur, proclamer la fausseté audacieuse et les combattre avec vigueur les corriger et les énergies. Que l'église catholique soit destinée à périr dans le monde, c'est-là une erreur qu'il est inutile de réfuter dans une assemblée chrétienne ; mais succombera-t-elle dans notre pays.

» Dans le passé, l'Eglise de France n'a pas connu que des jours de paix et des heures de triomphe ; elle a grandi dans la tourmente et elle est sortie intacte et glorieuse de persécutions autrement périlleuses que celle du temps présent...

» Nous lisons dans les lettres de Montalembert que vers 1830, c'était un fait rare d'apercevoir un homme dans une eglise parisienne... aujourd'hui, nos églises sont remplies; le peuple accourt en foule au pied des autels et autour des chaires chrétiennes... et si les hommes forment une minorité dans cette assistance, c'est une minorité compacte et édifiante...

» La sainteté fleurit sur notre sol de France, non pas seulement au fond des cloîtres et des couvents, mais dans le monde, au foyer domestique ; elle réparo heureusement devant Dieu tant de mauvais exemples et de scandales donnés par la France au monde...

» Quant aux œuvres d'enseignement et de préservation, œuvres d'apostolat et d'édification, œuvres de charité surtout et d'assistance chrétienne, quel siècle les connut plus nombreuses et plus variées que le nôtre ! ..Il n'est pas exagéré d'évaluer à plus de deux milliards le budget annuel de la charité catholique... peut on dire que la foi succombe ou soit près de s'éteindre en France ?... Voici ce qu'il faut penser de la défaite prochaine et irrémédiable de l'Eglise de France !... » (Applaudissements prolongés.)

L'orateur ne nie pas que les socialistes aient fait dans ces dernières années des progrès considérables; qu'ils soient devenus une force, grâce à une organisation, à une discipline et à une activité dignes d'être imitées par leurs adversaires; mais il n'admet pas que le socialisme soit une force irrésistible qui finira par s'implanter sur les ruines de l'ordre traditionnel...

» Car s'il existe dans les institutions politiques et économiques des peuples, une portion mobile et changeante, dont il est aisé de constater à travers le monde, l'incessante transformation, il en existe une autre, permanente et durable, qui se trouve dans tous les temps et tous les pays, au moins aux époques et dans les contrées civilisées. Et c'est précisément cette portion permanente et durable que le socialisme détruirait et remplacerait...

Et M. Duthoit conclut, avec raison, que « ni la ruine de la foi, ni le triomphe même momentané du socialisme révolutionnaire ne sont, en France, que des éventualités susceptibles d'être prédites avec certitude... ce sont de pures hypothèses dont nous pouvons écarter la menaçante réalisation.

» Arrière donc les découragés qui prétendent que tout est perdu, que le mal est irréparable et qu'il n'y a plus qu'à attendre les barbares du lendemain ! »

Le conférencier signale aussi, avec justesse, comme motif du découragement de la jeunesse, les circonstances politiques et sociales dans lesquelles cette jeunesse a grandi : les suites des années douloureuses de 1870-71, tant d'injustices et d'erreurs commises contre l'Eglise, tant de suspicions et de défiances accumulées contre l'idée religieuse, tant d'entraves apportées aux libertés nécessaires par lesquelles les catholiques s'efforcaient, sur le terrain du droit commun, d'asseoir leur influence et faire prévaloir leurs idées...

Il constate qu'à côté du mal, la providence de Dieu et la générosité des hommes ont fait surgir le bien...

« A chaque loi funeste, à chaque mesure vexatoire, correspondait, du côté des catholiques, une plus large dépense d'efforts personnels et de sacrifices pécuniaires. »

Et il cite les écoles privées catholiques, à côté de l'enseignement officiel; les œuvres de charité privée, à côté de la bienfaisance officielle et partiale ; les curés, sac au dos, devenant modèles et exemples vivants au milieu des casernes.

Donc en face des tristesses de l'heure présente, naissent les consolations et les motifs d'espoir et si les jeunes se montrent patients et forts, non pessimistes et hardis, tout est réparable ! (Applaudissements.)

Les indisciplinés. — Les isolés. — L'esprit de caste et l'esprit de parti

« Après les inactifs, après les découragés, voici venir les indisciplinés, ceux-là qui, ceux qui, par amour-propre, ne savent pas se plier aux exigences et aux sacrifices d'une lutte efficace...

» Dans le groupe compact des indisciplinés, nous rangeons d'abord les isolés, ceux qui, dans la défense de la cité et des intérêts sociaux, ne veulent relever que d'eux-mêmes, n'acceptent aucune direction, repoussent dédaigneusement toute solidarité avec ceux qui luttent pour la même cause, critiquent les œuvres établies, prennent pour une noble indépendance ce qui n'est, au fond, qu'une estime excessive et ridicule de soi même.

» A côté des isolés, nous rencontrons ceux que l'appellerons les adeptes de l'esprit de caste. Ceux-ci ne refusent pas systématiquement de tendre dans les associations, de participer aux œuvres établies et de supporter le joug d'une certaine discipline. Mais pour eux la question essentielle ne consiste pas à savoir quel bien ils feront en adhérant à ces associations et à ces œuvres, en supportant cette discipline, ce qui les préoccupe avant tout, c'est de savoir qui en compose les groupements auxquels on les convie, quelles personnes participent aux entreprises qu'on leur propose et quels chefs il faudra suivre.

»Ils ne veulent pas sortir de ce qu'ils appellent leur monde et ne veulent s'unir qu'à des égaux sous le rapport de la fortune, de l'éducation, du rang social et des relations mondaines ; leur esprit chrétien, la générosité du cœur, la noblesse des sentiments, l'énergie de la volonté ne se rencontraient pas dans toutes les classes de la société ! Comme si, dans un temps et dans un pays démocratique, il n'importait que toutes les distinctions et préjugés mondains disparussent, et que la solidarité cordiale et sincère unît tous les hommes de bonne volonté s'affirmât. » (Applaudissements).

Le conférencier parle ensuite de l'esprit de parti dont les victimes subissent ordinairement les conséquences; d'un étrange mépris intellectuel qui consiste à prendre pour vérités absolues des opinions discutables en matière de religion, de politique et d'économie sociale...

« Ils refusent de s'enrôler dans la grande armée du bien, sous prétexte que celle-ci ne saurait être tolérante pour les personnes et pour les opinions, trop large dans le programme doctrinal qu'elle impose à ses adhérents trop encline à pratiquer certaines alliances, que leur exclusivisme intolérant suppose compromettantes, ils raisonnent et ils agissent comme si dans l'ordre des questions politiques et sociales était défini et hors de toute controverse comme si rien n'était laissé à la dispute des hommes, dans ces matières de l'ordre scientifique le plus délicat !

Le devoir des catholiques

» Ils raisonnent et ils agissent comme si les catholiques étaient déjà au pouvoir et avaient la faculté de pratiquer leur programme intégral, alors que marchant au contraire à la conquête du pouvoir, ils ont le devoir de réduire leur programme à quelques articles essentiels pour faire porter sur ces points fondamentaux tout l'effort de la lutte et toute l'énergie de la résistance.

» Ils raisonnent et ils agissent enfin comme si les catholiques, réduits à leurs seules forces, étaient capables de faire réussir leurs légitimes revendications, alors que l'expérience a cent fois démontré que pour lutter avec quelque chance de succès, ils doivent se placer sur le terrain du droit commun et s'allier à tous ceux qui, sans partager l'intégrité de leur foi et de leurs convictions, se soucient cependant de voir régner la justice et la liberté dans la gestion des affaires publiques. (Vifs applaudissements).

» Est-il nécessaire d'insister davantage sur la nécessité de la discipline, sur les dangers de l'isolement orgueilleux, sur le devoir d'oublier la distinction de rang et de fortune et de répudier l'esprit de parti, dans une ville où l'union des honnêtes gens sur le terrain patriotique est devenue le mot d'ordre des élections électorales et la ligne de conduite de tous les bons citoyens.

» Plaise à Dieu que cette union si féconde et si salutaire règne également sur le terrain des œuvres et qu'un plus grand nombre participant aux entreprises de foi et de charité, un grand souffle de fraternité et d'esprit chrétien circule dans cette métropole du travail ! » (Applaudissements.)

» Jeunes gens qui m'avez prêté une si sympathique attention, c'est votre tâche d'aujourd'hui et celle de demain que j'ai voulu ébaucher...

» Vous êtes la jeunesse catholique, et mêlant l'immortelle jeunesse de l'Eglise votre mère, à celle de votre âge, vous saisirez avec élan toutes les occasions d'affirmer et de défendre votre foi !

» Vous êtes la jeunesse française, et mêlant toutes les qualités de votre race à celle de votre âge, vous prouverez par votre exemple, que les vertus héroïques de nos pères, le courage, le désintéressement, la loyauté fleurissent encore sur notre terre de France.

» Vous êtes enfin la jeunesse roubaisienne, et mêlant l'esprit d'initiative et l'énergie laborieuse de votre cité à celle de votre âge, vous opérerez dans cette grande ville, en faveur du peuple, l'œuvre que la Démocratie attend de vous ! (Applaudissements enthousiastes et prolongés.)

Remerciements de M. Ruffelet

Quand l'émotion est calmée, après les applaudissements frénétiques qui ont accueilli la fin de ce magnifique discours. M. Ruffelet félicite et remercie l'éloquent conférencier dont les maîtres de l'Institution Notre-Dame des Victoires doivent être fiers. Il rend hommage également à cette Faculté catholique du Nord qui a complété son œuvre.

» Comme conclusion de cette conférence, dit le président de l'Union catholique, jeunes gens voilà votre exemple ! »

La sortie. — Un vivat au conférencier

A la sortie de la réunion, la *Jeunesse catholique* qui s'acquitte toujours avec zèle du contrôle, attendait l'orateur dans la cour.

Elle a chanté un vivat chaleureux à M. Duthoit qui a remercié en paroles émues et a donné l'accolade au président du comité de la Jeunesse Catholique, M. Alphonse Wibaux.

A cinq heures et demie la réunion était terminée.

CHRONIQUE LOCALE
ROUBAIX

L'œuvre des « Anciens Sous-Officiers Français de Roubaix. » — Nous avons souvent, dans les colonnes de ce journal, exposé le but que s'est proposé, lors de sa fondation, la société des *Anciens Sous-Officiers français* de Roubaix. Grâce à la persévérance de son honorable président fondateur, M. A. Hagard, cette société, éminemment patriotique, s'est singulièrement, et, en fort peu de temps, développée, dans notre ville. Tous ceux de nos concitoyens qui ont eu l'honneur de servir la patrie et de sortir du régiment avec, sur les bras, les beaux galons d'or ou d'argent de sous-officier, ont eu à cœur de s'enrôler sous le beau drapeau de la société des *Anciens Sous-Officiers français de Roubaix*. Il n'y a pas là une question d'intérêt personnel, une question de *boutique*, de régiment, comme l'a si bien dit M. Eugène Motte, président d'honneur de la Société, lors du dernier banquet, mais bien une question de patriotisme au premier chef.

Les *Anciens sous-officiers français de Roubaix* ne s'occupent pas d'eux-mêmes; ils n'ont que le souci des autres. Et voilà précisément le côté admirable de l'œuvre à laquelle se sont voués MM. Hagard et Eugène Motte, et auxquels se sont intéressés avec un dévouement admirable — c'est le mot — une pléiade de sous-officiers libérés du service.

Libérés !... Que ce mot sonne mal aux oreilles des vrais français, des vrais soldats !

Libérés !... Que non pas : Les « Anciens Sous-Officiers » de Roubaix se considèrent toujours comme faisant partie de la grande famille française dont le noyau est l'armée, — le régiment.

Au régiment, nul n'est esclave, et tous sont égaux. Le grade commande le respect; mais que l'homme soit officier général, officier supérieur ou simple soldat : il n'en est pas moins soldat... Et cette appellation est, pour tous ceux qui ont l'amour de la patrie, un titre de gloire. L'honneur est la devise des membres de l'armée : qu'ils passent rapidement sous les drapeaux, peuvent *faire leur temps*, ou qu'ils fassent de l'armée leur carrière.

Pour les uns comme pour les autres, la discipline est sévère ; le supérieur punit l'inférieur quand il y a lieu ; souvent, une faute qui, dans la vie civile, serait tout au plus passible du tribunal de simple police, est soumise, dans l'état militaire, au verdict des jurés du Conseil de guerre... Et cependant, quand on a été élevé à la discipline, officiers généraux et simples soldats sont des « camarades. » Ce qui, pour certains, paraît monstrueux, n'est, en réalité, qu'une bienfaisante institution. L'armée c'est le symbole de la famille ; c'est l'abnégation, le dévouement, la fraternité. Qui donc est plus charitable qu'un soldat ? Ceux qui ont passé par la caserne peuvent le dire...

Rendu à la vie civile — et non « libéré » du service militaire, le sous officier conserve les sentiments de charité et de fraternité qui, au régiment, se sont développés en lui. A Roubaix, les anciens sous-officiers se sont réunis en une association amicale, dont le principal but est de venir en aide aux soldats, à quelque grade qu'ils appartiennent. Cette société, toute récente — elle n'a pas encore deux années d'existence — a rendu déjà d'inappréciables services. On sait qu'elle a organisé une tombola au profit des soldats de Madagascar. Cette tombola, et le concert qui a eu lieu à l'occasion de son tirage, ont produit une somme véritablement supérieure, c'est le cas de le dire, aux espérances que l'on avait conçues. Nous allons donner des chiffres.

La commission des *Anciens sous-officiers Français* de Roubaix, a profité de la réunion mensuelle qui a eu lieu, hier, dimanche, pour rendre compte du résultat de l'œuvre entreprise.

Le résultat de ce concert-loterie, que la tombola a produit 9,999 fr. 50.

Sur cette somme, la société a remis : 3,000 francs à Mme Descat, présidente de la Société de Secours aux blessés militaires, et 3,000 francs à M. Terninck, président de l'Association des Dames França